

Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 8 (2011)

Artikel: Josette Wicht. De l'école ménagère à l'économie familiale
Autor: Bays, Florence
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1048140>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Josette Wicht
© Mélanie Rouiller

Josette WICHT

De l'école ménagère à l'économie familiale

Née le 16 avril 1951, Josette Wicht exerce depuis trente-huit ans le métier de maîtresse d'économie familiale. Elle est un témoin privilégié de l'évolution de cette branche initialement réservée aux filles.

Pourriez-vous présenter votre parcours scolaire ?

Je suis née à Vuadens, village dans lequel j'ai fait mes classes primaires, puis j'ai étudié deux ans à l'Institut Saint-François de Sales à Châtel-Saint-Denis. Ensuite, j'ai pris une année sabbatique durant laquelle j'ai travaillé. A l'âge de dix-sept ans, je suis entrée à l'Ecole normale ménagère, à Fribourg. J'y ai passé trois ans en internat. L'enseignement y était donné par des sœurs ursulines. La cuisine, la couture, les soins aux malades, la puériculture, l'économie domestique faisaient partie du programme. Le droit familial et l'anatomie étaient des branches annexes, donc on étudiait tout ce qui touchait le cadre familial et également la psychologie, la pédagogie et la didactique. Les six derniers mois de la troisième année ont été consacrés à des stages.

Votre famille vous a-t-elle encouragée à étudier ?

Il y avait chez moi un réel besoin intellectuel que j'aurais aimé assouvir. J'avais envie de passer un bac. J'en ai parlé à mes parents et me suis trouvée devant leur refus; ils n'envisageaient pas de financer de longues études et me voyaient faire un apprentissage de bureau. Je ne m'imaginai pas là-dedans. Comme j'aimais travailler de mes mains, j'avais beaucoup de facilités en couture, et je me suis dit que j'allais tout d'abord faire mon école ménagère et que je me déciderais à ce moment-là. J'ai ensuite opté pour l'Ecole normale ménagère et mes parents ont accepté ce choix.

Où avez-vous commencé à enseigner ?

A Montreux, dans une école privée évangélique, car il n'y avait pas de poste à pour-



voir dans le canton. Des jeunes filles qui voulaient devenir infirmières y venaient pour apprendre le français; elles partageaient leur temps entre l'école ménagère et les soins qu'elles donnaient aux résidents de l'établissement, des personnes âgées fortunées. Quand je suis arrivée là-bas, je devais me débrouiller seule, ça a été un départ un peu ardu. Le matériel manquait, j'avais toutes sortes de responsabilités auxquelles je n'étais pas préparée: en internat, on est un peu materné! J'ai vécu et passé une année et demie dans cette école.

Et par la suite ?

Je me suis mariée en juillet 1972 et suis revenue dans le canton de Fribourg, où mon mari était enseignant à La Tour-de-Trême. C'était toujours difficile de trouver un poste. A cette époque, les places étaient occupées par des sœurs, dans les internats, ou alors par des personnes célibataires. On voyait très peu de femmes mariées qui enseignaient: on leur faisait vite comprendre que leur place était dans leur foyer. On me l'a fait sentir! J'ai quand même fait mes offres et j'ai été engagée à Fribourg à mi-temps à l'école ménagère de Saint-Nicolas. J'y ai passé cinq ou six mois. L'école secondaire n'étant pas obligatoire, les filles qui finissaient leur scolarité primaire devaient ensuite faire leur école ménagère. D'autres suivaient les cours d'école ménagère durant leur troisième année secondaire. En 1972, l'école secondaire de Bulle s'est ouverte. J'y ai postulé en 1973 pour un mi-temps. Cela fait trente-huit ans que j'y travaille.

Comment ont évolué les matières et la dotation horaire ?

En 1973, on avait des matinées entières, on avait le temps de donner une leçon d'alimentation, de puériculture, de soins aux

malades; on faisait de la couture et on élaborait un menu. L'optique était que les élèves acquièrent une certaine autonomie. Avant cela, l'objectif était plutôt d'en faire de bonnes ménagères, mais l'évolution a fait qu'on s'est rendu compte qu'il fallait avant tout que les jeunes filles soient autonomes et sachent préserver leur santé. Aujourd'hui c'est quatre unités pour tout le monde. On a axé nos cours sur le repas et on passe rapidement sur la théorie. Il est regrettable qu'on nous ait toujours supprimé des heures sans que nous, les maîtresses, ayons été consultées: tout s'est décidé sur le plan politique! Actuellement, j'ai cette frustration d'aller très vite et j'ai l'impression que les élèves ne maîtrisent pas grand-chose. La dextérité manuelle s'est beaucoup perdue, de même que la connaissance des aliments. Je parle souvent aux élèves de leur futur, quand ils seront en apprentissage ou aux études et mangeront hors de la maison, afin qu'ils sachent comment maintenir un certain équilibre. Connaître quelques principes de nutrition, se débrouiller avec une recette, appliquer des règles d'hygiène dans une cuisine, ce sont les bases qu'on essaie de transmettre. Le programme a évolué en fonction de la société: la sensibilisation au développement durable, à l'achat de produits locaux, au tri, en fait partie.

La mixité a-t-elle amené des bouleversements ?

Ce qui a amené le plus de changements, à mon avis, c'est la diminution des heures. Chez nous, le passage à la mixité a été progressif, car on manquait de locaux. Elle a été introduite dans la seconde partie des années huitante. Gérer la discipline a été plus difficile. Les repas qu'on partage avec les élèves sont de plus en plus pénibles, on fait beaucoup d'éducation à table. Par

contre, les garçons ne sont ni moins intéressés, ni moins habiles que les filles. C'est très partagé !

Avez-vous des collègues masculins ?

Ces dernières années, le métier avait perdu de son attrait, car il n'avait pas du tout été valorisé. Il a forcément manqué des enseignants. Le cursus de formation a été revu et l'économie familiale est aujourd'hui une des branches du DAES I. Les nouveaux diplômés peuvent ainsi enseigner autre chose à côté. Les maîtres secondaires en place ont aussi la possibilité de faire une formation accélérée en cours d'emploi. Donc, maintenant il y a des messieurs.

Est-ce positif ?

Oui, je pense que nous serons mieux défendus. Il y a bien des choses qui ne seraient pas arrivées s'il y avait eu des hommes pour enseigner l'économie familiale ! J'ai déjà entendu de la part de collègues des remarques comme : « C'est joli de faire la dînette ! » et de la part de la hiérarchie : « Ces cours coûtent trop cher ! », alors qu'on avait un budget très restreint !

Quel regard portez-vous sur l'avenir de votre métier ?

Avec le Plan d'études romand, il semble que certains cantons qui n'avaient plus d'enseignement d'économie familiale doivent recréer des cuisines pour intégrer cette matière ! Il faut croire que la société réalise l'importance de cette branche ; il n'y a qu'à voir les problèmes d'obésité, les maladies cardio-vasculaires ! Il faut aussi savoir gérer l'argent à disposition pour se nourrir et c'est aussi en sachant acheter correctement sans gaspiller qu'on y parvient.

Un regret ?

Ce que j'ai toujours ressenti, c'est que tout le travail qu'on faisait n'a jamais été reconnu à sa juste valeur par la société, par les parents, par les autorités. Je pars avec une certaine note d'amertume à ce niveau-là. Par contre, j'ai eu beaucoup de satisfaction l'année dernière en donnant pour la première fois des cours sur la bénichon à des adultes dans le cadre du Musée gruérien.

Propos recueillis par Florence Bays